

Cusco

Sinfonía Pétreo
en seis compases y una melodía

Por Elio Iván Rodríguez Chávez

Cusco

Symphonie minérale
en six mesures et une mélodie

Version française de
Sophie Corriez et Nelson Vallejo-Gómez

*En hommage à l'université San Antonio Abad qui, depuis le Cusco,
centre du Pérou et du monde, éclaire l'intelligence du temps,
en son 313ème anniversaire.*

<p>I</p> <p>Cusco, ciudad de piedra</p> <p>Manco Cápac y Mama Ocllo por mandato del Sol, su padre, al darles forma y ponerlas una a una les dejaron el soplo eterno de la vida.</p> <p>Tu eternidad, Cusco, viene del Espíritu que nace de tus soleadas piedras.</p> <p>Al contemplar atónito tus muros desde su silencio indiferente habla. Por las juntas que separan las unas de las otras sale tu voz desde las entrañas de la historia.</p> <p>Cusco inmortal, Cusco sagrado, el tiempo enmudeciéndolas las mantiene cantando. Cantando en coro ante la corte imperial del sol, la luna y las estrellas</p> <p>Las escucho con el viento y acaricio con los ojos.</p> <p>Ellas también son chasquis que sin moverse de su sitio toman la posta de los tiempos, desde el pasado hacia el futuro.</p>	<p>I</p> <p>Cusco, cité de pierre</p> <p>Manco Capac et Mama Ocllo, émisaires de leur père, le Soleil, offrirent à chaque pierre le souffle éternel de la vie, afin de leur donner forme et disposition.</p> <p>Ton éternité, Cusco, vient du souffle qui naît de tes pierres ensoleillées.</p> <p>Je contemple étonné tes murs d'où parle leur silence indifférent. Par les interstices qui séparent chaque pierre des autres Jaillit ta voix depuis les entrailles de l'histoire.</p> <p>Cusco immortel, Cusco sacré, le temps, à force de les contenir muettes, emmure les pierres chantonnantes. Entonnant en chœur devant le cortège impérial du soleil, de la lune et des étoiles.</p> <p>Je les écoute à travers le vent et je les caresse de mon regard.</p> <p>Les pierres aussi sont des messagères ; immobiles, elles sont le témoin de tous les temps, du passé jusqu'au futur.</p>
---	--

<p>II</p> <p>Una vez más, Cusco, las piedras son tu alma. En ellas te he encontrado palpitante.</p> <p>En ellas luces juvenil prendido del rosario de los años.</p> <p>La lluvia te trae el masaje de Juvencio.</p> <p>El agua también se ha puesto de acuerdo con los apus y delicadamente como a <i>Ñusta</i> te fecunda con cada gota de rocío.</p> <p>Yo te veo sonreír porque no te preocupa el paso de las horas.</p> <p>Los siglos de los siglos no han borrado el camino que te lleva a la gloria.</p> <p>Cusco, regalo del sol, vigilia de la Luna, la pachamama desde la punta de sus senos maternos, no quiere que las sombras marchiten los verdes de tus campos.</p>	<p>II</p> <p>Et une fois encore, les pierres sont ton âme. Chez elles, je te trouve haletant.</p> <p>Chez elles, ta jeunesse éclate, prise dans le rosaire des années.</p> <p>La pluie t'apporte le massage de jeunesse.</p> <p>L'eau s'accorde aussi avec le dieu et chaque goutte de rosée te féconde doucement, comme si tu étais <i>Princesse inka</i>.</p> <p>Je te vois sourire parce que les heures qui passent ne t'inquiètent pas.</p> <p>Les siècles des siècles n'effacent pas la voie de ta gloire.</p> <p>Cusco, don solaire, vigie lunaire, depuis la pointe maternelle de ses seins, la Pachamama ne veut pas que les ombres fanent la verdure de tes champs.</p>
--	---

<p>III</p> <p>¡Oh! Saksaywaman, residencia del rayo.</p> <p>Tus piedras lucen como collar sobre tu pecho.</p> <p>Mano de artista, ojo de arquitecto, obra de ingeniero.</p> <p>¿Dónde están esos hombres de manos colosales, constructores de grandezas?</p> <p>El sol, saliendo de Tamputoco se detiene en tu templo camino hacia el Oriente.</p> <p>La luna vigila tu sueño desde las abras de los muros.</p> <p>La lluvia, huésped frecuente, riega tus jardines de verano a verano.</p> <p>¡Oh! Saksaywaman, en la cumbre de tu piedras más altas, Cahuide vive defendiéndote en el tiempo.</p>	<p>III</p> <p>Oh Saksaywaman! antre de l'éclair,</p> <p>Tes pierres brillent, telles un collier autour du cou.</p> <p>Main d'artiste, œil d'architecte, œuvre d'ingénieur.</p> <p>Où sont ces hommes à la main colossale, bâtisseurs de grandeurs ?</p> <p>Cheminaut vers l'Orient le soleil venant de Tamputoco se repose dans ton temple.</p> <p>À travers les interstices des murs la lune veille sur ton sommeil.</p> <p>La pluie hospitalière arrose tes jardins d'un été à l'autre.</p> <p>Oh! Saksaywaman, hôte de ton plus haut sommet, Cahuide vit et te protège le temps durant.</p>
--	---

<p>IV</p> <p>Cusco, de ayer y hoy, Cusco de siempre.</p> <p>Nuevamente ante ti con mi pupila absorta.</p> <p>Gran muro secular esplendoroso, pizarra abierta al suyo de los tiempos, has condensado el saber que no aprendí en los libros escolares.</p> <p>Hoy, maestra de todas las edades, me has enseñado la geometría de los doce ángulos.</p> <p>Piedra estelar, gota de luz cosificada, ceniza de fuego caída de los cielos, punto del cosmos perdido en su destino. Sin haber viajado a ningún sitio paseas coqueta por el mundo en las fotografías que te toman. Tampoco te has cansado de posar ni parpadear antes los reflectores de las cámaras.</p> <p>Hablando en quechua, lengua de tu madre la coya, madre de las madres, de tanto oír a los turistas que te lisonjean admirados, ahora entiendes todos los idiomas.</p>	<p>IV</p> <p>Cusco d’hier et d’aujourd’hui, Cusco de toujours.</p> <p>A nouveau devant toi avec ma pupille ébahie</p> <p>Grand mur séculier ravissant, tableau ouvert sur l’aube des temps, tu as condensé le savoir que je n’ai pas appris dans les livres d’écoliers.</p> <p>Aujourd’hui maîtresse de tous les âges, tu m’as appris la géométrie andine des douze angles.</p> <p>Pierre étoilée, goutte de lumière cristallisée, poussière de feu venant du firmament, point du cosmos égaré dans sa propre destinée. Voyageuse de nulle part, coquette, tu parcours le monde dans les images qu’on prend de toi. Infatigable modèle, tu poses sans sourciller sous les flashs des caméras.</p> <p>Parlant le quechua, langue de ta mère Coya, reine mère, à tant entendre les éloges des touristes, tu comprends désormais toutes les langues.</p>
---	--

<p>V</p> <p>Desde la esquina occidental veo la plaza Haukaypata con el sol cargado a las espaldas.</p> <p>Con los cuatro caballos quieren mandar un miembro a cada suyo.</p> <p>Ante tanta ferocidad Túpac Amaru NACE.</p> <p>Con el rostro sereno no balbucea ni quejido y su figura crece hasta los límites del tiempo.</p> <p>De las montañas tutelares baja el lóbrego ulular de los pututos como grito de libertad en todas las gargantas.</p> <p>Condenándolo a morir le han dado VIDA.</p> <p>Queriendo ellos vivir dándole muerte HAN MUERTO.</p> <p>Obstinados en empequeñecer lo han engrandecido.</p> <p>Buscando que se quede en ese día ha desbordado el cauce de los siglos.</p> <p>Habiéndose esforzado por volverlo un charco han construido sin querer un mar-oceano.</p> <p>Pretendiendo reducirlo a una chispa han encendido una luz que no se apaga.</p> <p>José Gabriel, Túpac Amaru, Condorcanqui, imponiéndonos olvidarte estás en el recuerdo, vilipendiándote permanentemente vives incólume en nuestros corazones.</p>	<p>V</p> <p>Depuis l'angle occidental je vois la place Haukaypata portant le crépuscule sur son dos.</p> <p>Quatre chevaux se disputent les membres d'un corps</p> <p>Devant une telle férocité Tupac Amaru NAÏT.</p> <p>Nulle plainte ne perturbe la sérénité de son visage et sa figure grandit jusqu'aux confins du temps.</p> <p>Depuis les montagnes tutélaires descend le lugubre hululement des conques sonores tel un cri de liberté dans toutes les gorges.</p> <p>Le condamnant à mourir, ils lui ont donné VIE.</p> <p>Voulant vivre en le tuant, ILS SONT MORTS.</p> <p>Le méprisant obstinément, ils l'ont grandi.</p> <p>Marquant la fin de ses jours, ils lui font déborder le cours des siècles.</p> <p>Ayant tout fait pour qu'il ne soit qu'une mare ils ont bâti, sans le vouloir, une mer- océan.</p> <p>Prétendant le réduire à une étincelle, ils ont allumé une lumière qui ne s'éteint plus.</p> <p>José Gabriel, Túpac Amaru, Condorcanqui, ils ont voulu que l'on vous oublie, et vous êtes dans nos souvenirs, ils n'ont cessé de vous vilipender, et vous vivez indemne dans nos cœurs.</p>
---	--

VI

¡Oh! Machupicchu,
mi vista no abraza tu horizonte.
Estás construida de tal forma
que te busco reverente
con la mirada para arriba.

Cerca de las nubes moras
con las estrellas de collar
sobre tu pecho.

Joya del mundo, dije de los tiempos,
tu pudor celeste te cubrió de tules muchos
siglos.

Cuando insultaban a la raza
y negaban al andino su grandeza
descubriste tu esplendor magnificente.

Verdadera ciudad inverosímil,
subo tus graderías
pisando las alas desplegadas de los
cóndores.

Desde las ventanas de tus casas
veo el mundo pequeñito.
La gran inmensidad telúrica
se estrecha para entrar por tus rendijas.

En el centro de la plaza,
en el rincón del solar intihuatana
el reloj ha detenido el paso de las horas,
Machupicchu, corona del Perú y el
mundo,
la humanidad prostrada
te admira
con la venia permanente de la historia.

VI

Oh ! Machupicchu,
Mes yeux ne peuvent embrasser ton
horizon.
Tu es bâtie de telle sorte
que je te cherche, révérencieusement,
le regard haut.

Les nuages sont ta demeure,
et tu portes un collier d'étoiles
sur ta poitrine.

Bijou du monde, girandole du temps,
ta céleste pudeur te couvrit de joncs des
siècles durant.

Quand la race était insultée,
et qu'à l'andin la grandeur était refusée,
tu dévoilas ton magnifique rayonnement.

Véritable ville sans pareil,
je gravis tes marches
sur les ailes déployées des condors.

De la fenêtre de tes maisons,
je vois le monde infiniment petit.
L'immensité tellurienne
se recueille pour s'immiscer dans tes
secrets.

Au centre de la place,
dans le foyer intihuatana,
l'horloge a suspendu le temps,
Machupicchu, couronne du Pérou et du
monde,
l'humanité à tes pieds
t'admire
avec la permission éternelle de l'histoire.

VII

Cusco, templo del Sol,
nuncio del Inca en el país de las estrellas.

Cusco, casa del cóndor,
sobre sus alas abiertas reposa tu gloria en
las alturas.

Cusco, hogar de la alpaca y la vicuña,
su bella lana abriga tus inviernos.

Cusco, cuna del choclo y de la papa,
manjares divinos, potajes de los hombres.

Cusco, inmortal, Cusco sagrado,
tus piedras cual hombros de gigante
sostienen sin quebrarse el peso de la
tierra.

¡Oh! Padre puma,
venciendo a la serpiente
has robado mi corazón.
Guárdalo en la urna de tu lítica
madriguera
para que lata junto a ti,
alimentándose del alma de tus piedras.

VII

Cusco, temple du Soleil,
messager de l'Inca au pays des étoiles.

Cusco, temple du Condor,
sur ses ailes déployées niche ta gloire
altière.

Cusco, antre de l'alpaca et de la vigogne,
leur belle laine réchauffe tes hivers.

Cusco, berceau du maïs et de la pomme
de terre, nectars divins, breuvages des
hommes.

Cusco, immortel, Cusco sacré,
tes pierres comme des épaules de titans
portent sans se briser tout le poids de la
terre.

Oh ! Chef puma,
en vainquant le serpent
tu as dérobé mon cœur.
Protège-le dans l'urne de ton antre de
pierre
pour qu'il palpite à tes côtés,
se nourrissant de l'âme de tes pierres.

Poésie péruvienne du XX^e siècle

Édition bilingue (Version française de Claude Couffon)

<p>Balada</p> <p><i>José María Eguren</i></p> <p>Los niños anoche hallaron un ángel dormido en el bosque; era abrillantado cerca de las ramas floridas de bojés. un olor de cielo más adormecía que los ababoles con ensueños claros de amor y de amores. La noche temblaba...; y cuentan los niños que vieron entonces la triste candela, en las lejanías de sauces y robles; y el color tenía de acero y de bronce. Son de la cabaña duendes y coboldos que atizan la cena de la media noche, y miran al ángel con las intenciones golosas y ardidás. Mas, pronto los niños le lanzan flores, y tiende sus alas con finos rumores.</p> <p><i>(Poesías, 1929)</i></p>	<p>Ballade</p> <p><i>José María Eguren</i></p> <p>Hier soir les enfants ont découvert un ange endormi dans le bois ; il n'était que chatoïement près des branches des buis en fleur ; une odeur de ciel assoupissait plus encore que le pavot avec ses claires rêveries d'amour et d'amourettes. La nuit tremblait... ; et les enfants racontent qu'ils ont vu alors le feu lugubre dans les lointains des saules et de rouvres ; et sa couleur était mi-bronze et mi-acier. Ce sont les lutins et les diabolins de la chaumine qui attisent la flamme où cuit le repas de minuit et qui regardent l'ange avec un appétit des plus goulus. Mais, vite, les enfants lui jettent des fleurs et l'ange alors déploie ses ailes avec une rumeur de soie.</p> <p><i>(Poésies, 1929)</i></p>
<p>Los adioses</p> <p><i>Leopoldo Chariarse</i></p> <p>Otra vez sembrar viento en el viento ebrio de luz me iré por los caminos el sol en la mochila y el aliento fuerte de especias y de violentos vinos</p> <p>Defreñado y magnífico y hambriento de trascender distancias y desatinos más allá de la sed y del sediento del ahogado y del agua y sus destinos</p> <p>Ya no me retendrá la primavera ni el canto de las aves ni la pura voz que fragancia del silencio era</p> <p>ni la luz de los ajos que una oscura noche de tempestad resplandeciera faro en el mar y salvación segura</p> <p><i>Los sonetos de Spoleto, 1973, in La cena en el jardín, 1975</i></p>	<p>Les adieux</p> <p><i>Leopoldo Chariarse</i></p> <p>Pour semer à nouveau du vent au sein du vent enivré de clarté j'irai par les chemins le soleil dans mon sac et l'haleine empestant les épices et les vins violents</p> <p>Echevelé et magnifique avec cette fringale de franchir distance et folies plus loin que la soif et que l'assoiffé que le noyé et l'eau et leurs destins</p> <p>Rien ne me retiendra ni le printemps ni le chant des oiseaux ni la voix pure qui était parfum du silence</p> <p>ni la lumière des yeux qui par une nuit très noire de tempête brillerait phare sur la mer et sauvetage assuré</p> <p><i>Les sonnets de Spolète, 1973 in Le dîner dans le jardin, 1975</i></p>

Comentarios reales - 1964

Antonio Cisneros

Epílogo

*Sin preocuparnos por el hedor
de viejos muros,
ni construir nuestra casa
con huesos de los héroes,
para nuevas batallas y canciones
sobre la tierra estamos*

Crónica de Lima

Antonio Cisneros

Aquí están escritos mi nacimiento y el día de la
muerte
del abuelo Cisneros, del abuelo Campoy ;
Aquí, escrito el nacimiento del mejor de mis hijos, varón y
hermoso.
Todos los techos y monumentos recuerdan mis batallas contra el Rey de los Enanos y
los perros
celebran con sus usos la memoria de mis remordimientos
(Yo también
harto fui con los vinos innobles sin asomo de vergüenza o de
pudor, maestro fui en el Ceremonial de las Frituras.)
Oh ciudad
guardada por los cráneos y maneras de los reyes que fueron
los más torpes –y feos– de su tiempo.
Qué se perdió o ganó entre estas aguas.
Trato de recordar los nombres de los Héroes, de los Grandes Traidores.
Acuérdate, Hermelinda, acuérdate de mí.

Las mañanas son un poco frías,
pero nunca tendrás la certeza de una nueva estación
– hace casi tres siglos se talaron los bosques y los pastos fueron muertos por fuego.
El mar está muy cerca, Hermelinda,
pero nunca tendrás la certeza de sus aguas revueltas, su presencia
habrás de conocerla en el óxido de todas las ventanas,
en los mástiles rotos,
en las ruedas inmóviles
en el aire color rojo-amarillo
Y el mar está muy cerca.
El horizonte es blando y estirado

Piensa en el mundo
como una media esfera –media naranja, por ejemplo– sobre
4 elefantes,
sobre las 4 columnas de Vulcano.
Y lo demás es niebla.
Una corona blanca y peluda te protege del espacio exterior.
Has de ver
4 casas del siglo XIX.
9 templos de los siglos XVI, XVII, XVIII
Por 2 soles 50, también una caverna
donde los nobles obispos y señores – sus esposas, sus hijos –
dejaron el pellejo.
Los franciscanos –según te dirá el guía –
inspirados en algún oratorio de Roma, convirtieron
las robustas costillas en dalias, margaritas, no-me-olvides
– acuérdate, Hermelinda – y en arcos florentinos las tibias y los
cráneos.
(Y el bosque de automóviles como un reptil sin sexo y sin
especie conocida
bajo el semáforo rojo.)
Hay, además, un río.
Pregunta por el Río, te dirán que ese año se ha secado.
Alaba sus aguas venideras, guárdales fe.
Sobre las colinas de arena
los Bárbaros del Sur y del Oriente han construido
un campamento más grande que toda la ciudad, y tienen otros
Dioses.
(Concierta alguna alianza conveniente)
Este aire – te dirán –
tiene la propiedad de tornar rojo y ruidoso cualquier objeto al
más breve contacto.

Así.
Tus deseos, tus empresas
serán una aguja oxidada
antes de que termine de asomar los pelos, la cabeza.
Y esa mutación – acuérdate, Hermelinda – no depende de
ninguna voluntad.
El mar se revuelve en los canales del aire,
el mar se revuelve,
es el aire.
No lo podrás ver.

Mas yo estuve en los muelles de Barranco
escogiendo piedras chatas y redondas para tirar al agua.
Y tuve una muchacha de piernas muy delgadas. Y un oficio.
Y esa memoria –flexible como un puente de barca– que me
amarra
a las cosas que hice
y a las infinitas cosas que no hice,
a mi buena o mala leche, a mis olvidos,
Qué se ganó o se perdió entre estas aguas.
Acuérdate, Hermelinda, acuérdate de mí.

Antonio Cisneros

(Canto ceremonial contra el oso hormiguero, 1968)

Commentaires royaux - 1964

Antonio Cisneros

Traduit par Claude Couffon

Épilogue

*Sans nous soucier de la puanteur
de nos vieux murs,
ni de bâtir notre maison
avec les os de nos héros,
pour de nouveaux combats et chants
nous sommes ici sur cette terre.*

Chronique de Lima

Antonio Cisneros

On trouve écrites ici mes dates de naissance et de mariage, et
celles de la mort
de mon grand-père Cisneros et de mon grand-père Campoy.
On trouve écrite ici la date de naissance du plus brave de mes
enfants, un garçon jeune et beau.
Tous les toits, tous les monuments rappellent mes batailles
contre le Roi des Nains, et les chiens
célèbrent à leur façon le souvenir de mes remords.
(J'ai bu aussi jusqu'à plus soif
sans honte ni pudeur les vins les plus sordides, j'ai régné en
maître sur le Rite du Graillon.)
O ville
gardée par les crânes et les manières des rois qui furent les plus
balourds – et les plus laids – de leur époque.
Qu'a-t-on perdu ou gagné dans ces eaux.
J'essaie de me rappeler les noms des Héros, des Grands Félons.
Souviens-toi, Hermelinda, souviens-toi de moi.

Les matins se sont rafraîchis
mais tu ne pourrais affirmer qu'on change de saison
- voilà presque trois siècles qu'on a dévasté les forêts et que les
pâturages
ont péri par le feu.
La mer est là tout près, Hermelinda,
mais tu ne pourrais affirmer qu'on aperçoit ses rouleaux, sa
présence
tu devras la surprendre dans la rouille de toutes les fenêtres,
dans les mâts brisés,
dans les roues immobilisées,
dans l'air d'un rouge-jaune.

Et la mer est là toute proche.
 L'horizon mollement s'étire.
 Imagine le monde
 semblable à une demi-sphère – une moitié d'orange, par
 exemple – sur 4 éléphants,
 sur les 4 colonnes de Vulcain.
 Et le reste est brouillard.
 Une couronne blanche et velue te protège de l'extérieur.
 Tu dois voir
 4 maisons du XIXème siècle.
 9 églises des XVIème, XVIIème, XVIIIème siècles.
 On entre pour 2 sols 50. Avec cela une caverne
 où les nobles évêques et seigneurs – et leurs épouses et leurs
 enfants – ont laissé leur peau.
 Les Franciscains – t'expliquera le guide –
 qu'inspira quelque oratorio romain ont transformé
 leurs robustes côtes en dahlias, en marguerites, en myosotis
 - souviens-toi, Hermelinda – et leurs tibias, leurs crânes en
 cintres florentins.
 (Et la forêt d'autos tel un reptile sans sexe ni espèce connue
 devant les feux passés au rouge.)
 Ah ! il y a aussi un fleuve.
 Demande où il se trouve, on te dira que cette année il est à sec.
 Louange ses eaux futures, continue d'y croire.
 Sur les collines sablonneuses
 les Barbares du Sud et de l'Est ont construit
 un campement plus vaste que toute la ville et ils vénèrent
 d'autres dieux.
 (Conclus une alliance décente.)
 Cet air – te dira-t-on –
 a la propriété de transformer en débris rouge tout objet qui
 l'effleure.
 Ainsi,
 tes désirs, tes entreprises
 seront une aiguille rouillée
 avant que tes cheveux, ta tête n'aient fini de se montrer.
 Et –souviens-toi, Hermelinda– ce changement ne dépend pas
 d'une quelconque volonté.
 La mer brasse ses eaux dans les canaux de l'air,
 la mer y brasse ses eaux,
 elle est l'air.
 Cela tu ne pourras le voir.

 Mais moi je suis allé sur les môles de Barranco
 choisir des galets ronds pour les lancer sur l'eau.
 Et j'ai eu une fille aux belles jambes fines. Et un métier.
 Aussi cette mémoire –flexible, comme une passerelle de
 chaloupes– qui me tient amarré
 aux choses que j'ai faites
 et à celles, nombreuses, que je n'ai pas faites,
 à mon humeur bonne ou mauvaise, à mes oublis.
 Qu'a-t-on gagné ou perdu dans ces eaux.
 Souviens-toi, Hermelinda, souviens-toi de moi.

Antonio Cisneros

(Chant cérémonial contre un tamanoir, 1968)

Les saisons

Antonio Cisneros

*(Version française de Emmanuel Hocquard et Raquel Levy)
In « Les Cahiers de Royaumont », 1990*

1. Printemps

Quand viendra le temps
de la fièvre de l'or, comme nous serons
heureux, nous les bergers.
Sans tempêtes de sable.
Prospères dans le commerce du lard
de bonne qualité
et bon marché.
Nous serons immortels, nous les bergers.
Admirés.
Jusqu'à la fin des siècles.

2. Été

Le jus d'orange était aussi rouge
qu'une coque de bateau.
Le jus d'orange que tu as bu
en pleine jetée
le jour même
où la mer se retira
sur 40 milles
avant de s'effondrer.

3. Automne

J'aime la solitude de ces parages,

les aliments bien cuits
que je n'ai pas à partager.

Alléluia.

C'est l'heure
à laquelle le ferry de Douvres
approche de Calais
sous un ciel sans oiseaux.
L'heure à laquelle l'océan
perd de l'importance.

4. Hiver

C'est l'air
lilas et glacé, brassé
par la proue de l'avion
qui aperçoit l'aéroport
déjà tout plein
de lumières et d'animaux.
L'air de Ayacucho.
Pas un autre.



**Cinq poèmes
de Léopold Sédar Senghor**

à l'occasion de la Francophonie 2006 au Pérou

(Version en espagnol par Antonio Cisneros et Nelson Vallejo-Gomez)

« Année Senghor dans les classes péruviennes de français »

<p>I</p> <p>Je m' imagine ou rêve de jeune fille</p> <p>Je m' imagine que tu es là. Il y a le soleil Et cet oiseau perdu au chant si étrange. On dirait une après-midi d'été, Claire. Je me sens devenir sotté, très sotté. J'ai grand désir d'être couchée dans les foins, Avec des taches de soleil sur ma peau nue, Des ailes de papillons en larges pétales Et toutes sortes de petites bêtes de la terre Autour de moi.</p>	<p>I</p> <p><i>Me imagino o sueño de muchacha</i></p> <p><i>Me imagino contigo ahí. Hay sol Y el canto extraño de ese pájaro perdido. Parece un atardecer de verano, Iluminado. Siento volverme tonta, muy tonta. Tengo un deseo enorme de acostarme en la paja, Con lunares de sol sobre mi piel desnuda, Alas de mariposas y pétalos anchos Y mil bichitos de tierra A mi alrededor.</i></p>
<p>II</p> <p>Ta lettre sur le Drap</p> <p>Ta lettre sur le drap, sous la lampe odorante Bleue comme la chemise neuve que lisse le jeune homme En chantonnant, comme le ciel et la mer et mon rêve Ta lettre. Et la mer a son sel, et l'air le lait le pain le riz, je dis Son sel La vie contient sa sève, et la lettre son sens Le sens de dieu et son mouvement. Ta lettre sans quoi la vie ne serait pas vie Tes lèvres mon sel mon soleil, mon air frais et ma neige.</p>	<p>II</p> <p><i>Tu carta sobre la sábana</i></p> <p><i>Tu carta sobre la sábana, bajo la lámpara perfumada Azul como la camisa nueva que el muchacho alisa Cantando, como el cielo y el mar y mi anhelo Tu carta. Y el mar tiene su sal, y el aire la leche el pan el arroz, digo Su sal La vida contiene su vigor, y la carta su sentido El sentido de Dios y su movimiento. Sin tu carta la vida no sería vida Tus labios mi sal mi sol, mi aire fresco y mi nieve.</i></p>

III

À la négresse blonde

Et puis tu es venue par l'aube douce,
Parée de tes yeux de prés verts
Que jonchent l'or et les feuilles d'automne.
Tu as pris ma tête
Dans tes mains délicates de fée,
Tu m'as embrassé sur le front
Et je me suis reposé au creux
De ton épaule,
Mon amie, mon amie, ô mon amie !

III

Para la negra rubia

*Y finalmente has venido en el alba dulce,
Vestida con tus ojos de verdes praderas
Y cubierta de oro y de hojas de otoño.
Tomaste mi cabeza
En tus delicadas manos de hada,
Me besaste en la frente
Y yo descansé
En tu pecho,
Mi amiga, mi amiga, ¡oh mi amiga!*

IV

Spleen

Je veux assoupir ton cafard, mon amour,
Et l'endormir,
Te murmurer ce vieil air de blues
Pour l'endormir.

C'est un blues mélancolique,
Un blues nostalgique,
Un blues indolent
Et lent.

Ce sont les regards des vierges couleur
d'ailerons,
L'indolence dolente des crépuscules.
C'est la savane pleurant au clair de lune,
Je dis le long solo d'une longue mélopée.

C'est un blues mélancolique,
Un blues nostalgique,
Un blues indolent
Et lent.

IV

Spleen

*Quiero calmar tu morriña, mi amor,
Y que se duerma,
Murmurarte ese aire viejo de blues
Para que se duerma.*

*Es un blues melancólico,
Un blues nostálgico,
Un blues indolente
Y lento.*

*Son vírgenes con miradas matizadas de
extrañeza,
La indolencia triste de los crepúsculos.
Es la sabana que llora en el claro de luna,
Digo el largo solo de una larga melopeya.*

*Es un blues melancólico,
Un blues nostálgico,
Un blues indolente
Y lento.*

V

Brouillard

Le brouillard me fait peur !
Et ces phares yeux hurlants de quels
monstres
Glissant sur le silence.
Ces ombres qui rasant le mur
Et passent, sont-ce mes souvenirs
Dont la longue file va-t-en pèlerinage ?
Le brouillard sale de la ville !
De sa suie froide
Il encrasse mes poumons qu'a rouillés
l'hiver,
Et la meute de mes entrailles affamées vont
aboyant en moi
Tandis qu'à leur voix répond
La plainte faible de mes rêves moribonds.

V

Neblina

*¡ La neblina me da miedo!
Y esos faros ojos gritones de qué
monstruos
Resbalándose en el silencio.
Esas sombras rasgando el muro
Y que pasan, ¿serán mis recuerdos
Que en larga fila van peregrinando?
¡ La niebla sucia de la ciudad!
De su hollín frío
Que obscurece mis pulmones roídos por el
invierno,
Y ladran adentro mis entrañas como
hambrienta jauría
Mientras con frágil quejumbre responden
A sus voces mis sueños moribundos.*

* * *

Le paradis des feuilles sèches

Antonio Castañeda

Elles crissaient avec ma chanson sous mes pieds, sous mes pas, au rythme de ma flânerie. Elles planaient avant de finir sous mes foulées tristes ou sous n'importe quelle semelle de n'importe quelle chaussure, dans n'importe quelle décharge ou jardin solitaire. Capricieuses et fières, elles tombaient, indifférentes à l'état de nudité des arbres dont elles s'éloignaient pour mourir à terre. Elles frôlaient mon corps, fugaces, et m'appelaient au gré du vent. Je percevais leurs sifflements et crissements en marchant. Tête basse, pensif, je les sentais belles, chagrines et, comme moi, versatiles et distraites.

Elles me murmuraient à l'oreille : « Quelle est ta saison préférée ? ». Seize automnes et je ne me décidais toujours pas... Seize automnes et bientôt dix-sept, « plus que dix-sept minutes et c'est l'heure, les garçons. Il est tard ! ». Heureusement je n'étais pas seul. On allait disputer notre match du dimanche. Mais moi je me distrayais en voyant un regard de femme derrière chaque feuille se brisant dans la courbe d'une hache et dans les plis d'une jupe... L'automne et le vent vont ensemble. Et de même les feuilles dorées comme ses cheveux et, d'un vers à l'autre, je ne voyais plus à l'autre, je suivais le mouvement de ses pas comme si c'étaient les miens. Du coin de l'œil, en compagnie du vent et des feuilles, je regardais ses chevaux qui ondulaient inévitablement comme mon cœur agité. Et je soupirais, perdant et perdu.

Un triste rêveur plein d'illusions qui chante des histoires différentes et de mauvais goût tout en reprenant le chemin tapissé de feuilles fragiles, résignées et cependant, douces à ma démarche triste, de « joueur amoureux », comme m'appelaient les autres qui, à coup sûr, rêvaient aussi d'une femme avant d'aller se coucher.



Non, il est chilien

Antonio Castañeda

Tu vas où ? À trois rues du carrefour Higuiereta ? Combien... cinq. Bon, d'accord, quatre, c'est parti. Au fait... T'as vu le match ? Comment ça, non ! Pérou-Veezuela, tiens ! Quatre à un, une vraie merde, un désastre cette équipe. Quoi ? Parle plus fort s'il te plaît... Bon, bon, alors parle, toi, dis quelque chose. Tu es chilien ? Ah, d'accord... Tu es au Pérou depuis combien de temps ?... Sept ans ! Ah, bon, c'est pour ça que j'ai rien remarqué dans ta façon de parler. Je tourne ici à gauche, d'accord... et je continue par Benavides... Ah putain ! Je suppose que tu t'es habitué aux bus assassins, toi. Oui... J'en dis pas plus, hein ! Pas question ! T'as quel âge, au fait ? Dix-sept ans déjà ! Ah, dis donc... Et, excuse la question mais... Ça fait combien de temps que tu t'es pas fait couper les cheveux ? Hein ?... quatre mois ? Et ta vieille et le lycée... parce que tu vas encore au lycée, je suppose. Non ?... Tu te prépares pour rentrer à San Marcos... mmm... T'as étudié dans quel collège ? Ben oui, tiens, ici, au Pérou. Au Franco-Péruvien, c'est bien ça... Je traverse le carrefour et je prends la Castellana... Oui, oui, oui. Tout droit ? OK. Alors comme ça tu parles français... Qu'est-ce-que tu veux étudier plus tard ?... Littérature ! Ben mon vieux ! Chapeau ! Tu veux être écrivain ? Comme Baily ?... À gauche ? Et voilà... le ralentisseur énorme ? T'en fais pas, je l'ai vu... Voyez-moi ça, comme Baily... par-là ? D'accord. Et voilà... Quatre, pas plus. Ok mon garçon, à la prochaine... de rien, de rien. Et n'oublie pas, le pisco est péruvien !



Deux poèmes

Tania Romero

Mode d'emploi

Regarde-moi, souris-moi, embrasse-moi, murmure-moi,
Parcours-moi, étreins-moi...
Rejette-moi
Insulte-moi
Blesse-moi
Méprise-moi
Haïs-moi...
Et s'il t'en reste l'envie... aime-moi.

Opéra muet

*Liberté de n'être que cendres.
Je meurs dans la musique des sexes.
Alejandra Pizarnik*

Homme au piano
Salle rouge
Une lumière : jaune, ténue
Un chant : le mien
Le désir de sa langue, murmurant à mon oreille...

Les absents soufflent

Puis plus de lumière, plus de salle,
Plus d'homme au piano

Les trois histoires de ma vie entrent en scène.
Elles se présentent, se nouent,
Me pénètrent, à demi

Une quatrième histoire, entre, novice,
– pas pour autant vierge –
Elle veut jouer aussi

Feignant l'amour dans notre irréalité...

Vision diffuse

Confusion de larmes dans l'éclat des
Auras et le hurlement d'une chienne à l'agonie.

Viol et sentiment de faute : plaisir
J'étais enceinte
Et je dormais encore

Le désir de sa langue, murmurant à mon oreille...

Odeur à coït, à vieux sperme, à lutte absurde,
Souriante
Tant de mains amoureuses du brouillard...

Mais c'est déjà l'heure de partir
C'est déjà l'heure de s'ouvrir

Le public applaudit dans une érection enflammée

Un tel public n'existe pas

Il reste la salle rouge
Et l'homme au piano
L'orgasme dans l'air
Et cette chienne jaunâtre, hurlant seule :

Le désir de sa langue, murmurant à mon oreille...

Mon cadavre ne pourra jamais être un souvenir.



Le Cigare ou le baiser de feu

Divertissement autour d'un poème de Mallarmé

Nelson Vallejo-Gómez

«... atteste quelque cigare...»

Mallarmé ¹

Le divertissement est une chose trop sérieuse pour la laisser aux seuls augustes et trop légère pour la confier uniquement aux philosophes. Je propose, nous verrons pourquoi, de le confier aux fumeurs de Cigare. En effet, le divertissement est comme un grand *Puro* dont l'identification par les sens relève d'un jeu riche et complexe. Un éclat d'esprit, plus qu'un éclat de rire, nous met en sa présence, dont l'ennui est par opposition la marque même de son absence. Je vous invite donc à nous tenir entre la pesanteur des choses et la légèreté du Cigare. Je vous invite au divertissement, c'est-à-dire, aux exercices spirituels. Autrement dit, je vous invite à tester par le Cigare la preuve ontologique de l'existence de l'âme.

Nous verrons plus loin si, à l'abordage de la question qui nous occupe, il en va du Cigare comme des exercices spirituels ou érotiques, ou si l'enjeu d'un baiser de feu est d'être à la fois tout un éros animé, un cercle enflammé autour d'une trompette couleur café, le rougissant mouvant d'un Cigare immobile. Par ailleurs, nous verrons, si de tous les baisers de feu, celui d'éros est le plus brûlant de tous. Car il y a aussi des Feux qui brûlent de l'intérieur, s'en consumant eux-mêmes et dont le baiser demeure en suspens. Peut-être le Cigare en est-il la preuve par le feu justement d'une brûlure toujours espérée sans attente et toujours désirée sans l'avoir. Entre flamme et cendre, le Cigare est un cercle de vie dans un cylindre végétal, où s'avivent *les quatre éléments* ² constitutifs de notre univers : *le feu et l'air, l'eau et la terre*. Ils pourraient nous combler, si le seul va et vient suffisait à faire monter l'eau à la bouche sans avoir pour cela même le feu ailleurs.

C'est pourquoi le divertissement appelle un cinquième élément. En paraphrasant Pascal ³, on pourrait dire que *toute l'amertume d'un Cigare vient du fumeur que n'amuse pas le divertissement*. Car se divertir, c'est d'abord s'amuser. Etre, pour ainsi dire, épris d'une muse. Bref, un Cigare vous manque et la muse déguerpit. Parmi les Muses, la Poésie est à coup sûr la plus éclairante, la plus spirituelle. Elle témoigne par conséquent du cinquième élément évoqué, à savoir l'esprit ou l'âme, dont le poème de Mallarmé nous parle. C'est pourquoi je lui donne pour l'occasion le beau titre de «baiser de feu». Ce poème pourrait tout aussi bien être baptisé : «Le Cigare ou le cinquième élément» ou «le Cigare comme preuve ontologique de l'existence de l'âme».

Quel est l'éclair qui nous amuse et nous éveille dans ce fameux poème ?

C'est de voir que fumer un Cigare est un art qui relève plus de la *méditation* que de la *pénétration*. Certes, toute pensée profonde est déjà en tant que telle comme une

saveur pénétrante, qui doit savoir relier la note de cœur à la note d'esprit, développant des arômes mi-sucrés mi-épicés, je veux dire pouvant faire vivre la dialectique du léger et du sérieux avec compacité, tirage et régularité satisfaisants.

D'aucuns diraient : «ce n'est pas un divertissement qu'on nous propose, c'est une dérobaie impuissante» ! - Je réponds aussitôt qu'un «brûleur de Cigare» n'est pas un «tailleur de pipe» ! Et que notre divertissement cherche à montrer, comme à faire goûter, que le «brûleur» ou le *Fumeur de Cigare* est une image vivante, l'éclat même de l'art de méditer. Et qu'est-ce la méditation ? C'est ce *dialogue de l'âme avec elle-même* dont parlait si bien Aristote⁴. C'est aussi le *saut* à l'intérieur de soi que la langue de Cervantes dit d'un mot superbe : *ensimismado*. Saut *qualitatif* s'il en est pour chercher à dire, à traduire, un je ne sais quoi en nous que Valéry suggère merveilleusement dans ces vers :

*O pour moi seul, à moi seul, en moi-même,
Après d'un cœur, aux sources du poème,
Entre le vide et l'événement pur,
J'attends l'écho de ma grandeur interne,
Amère, sombre et sonore citerne,
Sonnant dans l'âme un creux toujours futur !⁵*

Mais notre image n'est-elle pas trop belle pour être vraie ? Ne serait-elle, enjolivée par la réflexion, le vulgaire tableau d'un suceur impuissant ? Patience mon cœur. Lisons le poème de Mallarmé ou ce *baiser de feu* qui nous occupe :

*Toute l'âme résumée
Quand lente nous l'expirons
Dans plusieurs ronds de fumée
Abolis en autres ronds
Atteste quelque cigare
Brûlant savamment pour peu
Que la cendre se sépare
De son clair baiser de feu
Ainsi le chœur des romances
A la lèvre vole-t-il
Exclus-en si tu commences
Le réel parce que vil
Le sens trop précis rature
Ta vague littérature.*

Nous voyons que, dès le début, le poème se situe du côté de l'immatériel, qu'il fait d'emblée appel au cinquième élément dont nous parlions plus haut, qu'il est, enfin, tout entier dans le faible interstice qui sépare le réel de l'irréel, la réalité du rêve, la matière de l'esprit. En effet, on y trouve à la fois un lexique très concret et un autre beaucoup plus abstrait.

Les ronds et la fumée, la cendre et la lèvre, le Cigare lui-même sont des mots qui ont tous un corps. Tandis qu'il en va autrement du réel, des romances, de la littérature, de l'âme qui sont en tant que tels aussi abstraits qu'insaisissables. Et cependant, le tout

se trouve être dans un Cigare en feu comme une respiration de l'âme.

A la question très ancienne : qu'est-ce que l'âme ? Autrement dit, quel est donc ce cinquième élément si nécessaire, semble-t-il, au mouvement du tout divers que sont les quatre éléments fondamentaux, Mallarmé répond à l'aide d'un fumeur de Cigare, au moyen donc d'une comparaison implicite. Ainsi, l'âme serait à l'image de cette spirale presque vivante que le fumeur ébranle autour d'un Cigare, spirale indomptable, mais d'une tessiture très fragile puisque faite de fumée. Encore que le mouvement de *plusieurs ronds abolis en autres ronds* nous évoque aussi la perfection d'un cercle, qui est l'ancienne et mythique figure pour exprimer l'âme. Aussi, ces ronds sont pour moi comme les *orbés grandissants* ou les *fruits ronds de leur sonore saison* de Rilke :

*Je vis ma vie en orbés grandissants
qui tournoient au-dessus des choses.
Sans doute ne pourrai-je accomplir le dernier,
mais je veux le tenter.* ⁶

Mais qu'avons-nous encore pour exprimer *toute l'âme résumée*, autrement dit, cette conque évocatrice, parfois rustique et fragile, compacte et comprimée, au tirage régulier et donnant à l'allumage une âcreté minimale et qui rend bien pourtant à notre corps toute sa présence ?

Et que dire de cette *cencre séparée de son clair baiser de feu*, qui pourrait être aussi bien comme les restes de l'âme, nous ramenant en mémoire *les voix des êtres chers qui se sont tués*, comme dirait Verlaine.⁷ Des êtres, comme le Madrilène Francisco de Quevedo y Villegas, qui éclaira la poésie du Siècle d'Or espagnol par l'amour, la flamme merveilleuse de la vie toujours recommencée, la dignité de l'homme continuant de palpiter dans ces vers mémorables, parmi les plus beaux de la langue de Castille :

*Alma a quien todo un dios prisión ha sido
Ame qui d'un Dieu fit une prison,
Venas que humor a tanto fuego han dado,
Veines qui donnaient ardeur à ce feu,
Médulas que han gloriosamente ardido,
Moëlles qui flambaient glorieusement,
Su cuerpo dejarán, no su cuidado ;
Leur corps laisseront, non leur inquiétude;
Serán ceniza, mas tendrá sentido ;
Cendres seront, mais des cendres sensibles;
Polvo serán, mas polvo enamorado.
Poussière, oui, mais poussière amoureuse.* ⁸

Va pour un moment d'insouciance cette *poussière amoureuse* ! Et cependant, la *cencre* séparée du feu de la vie est aussi comme une douloureuse *remontée des cendres*. Celle du corps brûlé par la mitraille et celle de la joie de vivre fauchée par la mort tout court. Ben Jelloun nous le rappelle :

Ce corps qui fut un rire

brûle à présent.

(...)

Cendres d'une mémoire où perle une petite vie

bien simple (...)

Cendres d'un corps échappé à la fosse commune

*offertes à la tempête des sables.*⁹

La deuxième strophe de notre poème apparaît alors comme une sorte de démonstration concrète. Il faut une attestation pour faire l'expérience de l'âme, laquelle est lentement expirée et aussitôt absorbée dans ces ronds de fumée, déjà par d'autres ronds abolis. Il s'agit, en somme, d'une preuve par le Cigare de l'existence de l'âme.

Atteste quelque cigare, écrit Mallarmé. Autrement dit, prenez donc un Cigare, mettez-le entre les lèvres d'un vrai fumeur de Cigare... *brûlant savamment pour peu...* et préparez-vous au voyage métaphysique, qui est une promenade amoureuse. «*J'hume ici ma future fumée / Et le ciel chante à l'âme consumée*», écrit Paul Valéry dans *Le cimetière marin*.¹⁰ C'est comme si l'âme empruntait, à la manière du baiser, les sillons des lèvres pour mieux s'en-voler. Aussi, tout baiser est-il comme une lettre volée. En effet, c'est un *clair baiser de feu* qui nous permet de rendre l'âme sensible, et matériel tout ce qui est immatériel, pour aller de l'autre côté de la sensualité.

L'ardent cercle qui se dessine au bout du Cigare, c'est aussi comme un *Serpent qui danse au bout d'un bâton*. L'image est de Baudelaire.¹¹ La voici toute resplendissante :

...Et ton corps se penche et s'allonge

Comme un fin vaisseau

Qui roule bord sur bord et plonge

Ses vergues dans l'eau.

Comme un flot grossi par la fonte

Des glaciers grondants,

Quand l'eau de ta bouche remonte

Au bord de tes dents,

Je crois boire un vin de Bohème,

Amer et vainqueur,

Un ciel liquide qui parsème

D'étoiles mon cœur !

Mais l'ardent cercle devient aussi, quand la cendre se sépare, ce superbe *Baiser de feu*. Baiser parce que les lèvres toutes proches brûlent déjà et on les retrouvera quelques vers plus loin; et feu pour ce rouge incandescent qui s'en émane et vibre, comme ces baisers passionnés, qui nous enflamment passionnément.

Nous sommes alors soumis à la passion : plaisirs et souffrances ! Et c'est à nouveau la *cendre* séparée qui nous conduirait peut-être *vers la sérénité*, comme dirait Michaux :

Au-dessus des joies, comme au-dessus des affres, au-dessus des désirs et des épanchements, gît une étendue immense de cendre.

De ce pays de cendre, vous apercevez le long cortège des amants qui recherchent les amantes et le long cortège des amantes qui recherchent les amants, et un désir; une telle prescience de joies uniques se lit en eux qu'on voit qu'ils ont raison, que c'est évident, que c'est parmi eux qu'il faut vivre.

*Mais qui se trouve au royaume de cendre plus de chemin ne trouve. Il voit, il entend. Plus de chemin ne trouve que le chemin de l'éternel regret.*¹²

Revenant à la troisième strophe du poème de Mallarmé, il n'est plus question de Cigare, bien que nous restions toujours au même endroit : à la commissure des lèvres. Ces lèvres qui sont alors comme la cendre ou la souvenance des romances. Mais aussi celles avec lesquelles on embrasse et on baise. Ce n'est plus déjà le *Baiser de feu* mais la *Brise marine*.¹³ Mallarmé donne aux jeunes poètes des conseils pour des romances bien mélancoliques. Il me souvient ces autres vers célèbres :

La chair est triste, hélas! et j'ai lu tous les livres.

Fuir! là-bas fuir! Je sens que des oiseaux sont ivres

D'être parmi l'écume inconnue et les cieus !...

En somme et pour finir : le baiser de feu n'est pas un baiser de bouche. C'est un baiser d'amour, un baiser d'inspiration amoureuse et, comme la méditation, une âme expirée, et comme l'âme, une méditation inspirée./

Notes

¹ Mallarmé Stéphane (1842-1898). *Hommages et Tombeaux*, in Œuvres complètes. Editions Gallimard. La Pléiade, Paris, 1945, p. 73

² Parmi les *Présocratiques*, nous dit Aristote, Empédocle «fut le premier à parler des quatre éléments, qu'on dit être de nature matérielle», in *Métaphysique*, A, IV, 985 a21.

³ Pascal Blaise (1623-1662). Il s'agit de *Pensées* 139-136 & 171-414 du texte établi par Léon Brunschvicg : «*Divertissement* - j'ai découvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer en repos, dans une chambre». Mais il y a en double contrepoint : «*Misère* - La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères».

⁴ Je cite de mémoire. Mais l'affaire est complexe. Martin Heidegger lui consacra en 1951 à l'Université de Fribourg-en-Brigau une célèbre étude intitulée : *Qu'appelle-t-on penser?*

⁵ Valéry Paul Ambroise Toussaint Jules (1871-1945). *Le Cimetière marin*, In *Poésies*. Editions Gallimard, Paris, 1933, p. 35

⁶ Rilke Rainer Maria (1875-1926). In *Le livre de la vie monastique*. Œuvres 2 - Poésie. Editions du Seuil. Paris, 1972 p. 91

⁷ Verlaine Paul Marie (1844-1896). *Mon rêve familier*, in *Poèmes Saturniens*. Editions Poésie/Gallimard. Paris, 1973. P. 43

⁸ Quevedo Y Villegas Francisco Gomez de (1580-1645). Sonetos *La Postrera Sombra*.

⁹ Ben jelloun Tahar (1944...). In *La remontée des cendres*. Editions du Seuil. Paris, 1991 p. 15

¹⁰ Idem in supra.

¹¹ Baudelaire Charles Pierre (1821-1867). In *Les Fleurs du Mal*. Editions Poésie/Gallimard. Paris, 1972, p. 58

¹² Michaux Henri (1899-1984). «Vers la sérénité». In *La nuit remue*. Editions Poésie/Gallimard. Paris, 1967 p.50

¹³ In Œuvres complètes. Editions Gallimard. La Pléiade, Paris, 1945, p. 38